

Boubou pour le 18 mars 2014

Voilà maintenant près de 5 ans que je travaille avec cette association et tout se passe bien. J'accompagne une dizaine d'adolescents de 23h à 7h le lendemain matin pour les couchers, les incidents de la nuit, les levers et les petits déjeuners. Je suis parfaitement bien intégrée par mes collègues et j'ai enfin retrouvé mon niveau de vie d'avant 2003. J'ai à nouveau une voiture, un appartement à mon nom et un salaire décent, il m'aura fallu 7 ans pour reconquérir mon statut social et encore, je n'exerce pas ma profession d'éducatrice spécialisée pour les publics en difficulté d'insertion sociale et professionnelle.

Comment comprendre que spécialiste de la problématique de l'exclusion je m'en trouve moi-même victime ? Car tout au long de ce combat kafkaïen contre la psychiatrisation dont je ne sors pas indemne, je me suis toujours ressentie victime, et on m'a traité comme si j'étais coupable, punissable. Dans le social on analyse souvent la toxicomanie comme une incapacité à accepter la frustration, un mode de vie selon « le principe de plaisir », en clair une personnalité psychotique à qui l'on doit imposer des limites, un cadre « repérant ». On en parle rarement en tant que puissant mais éphémère remède à la dépression. La déchéance sociale, physique et mentale n'est-elle pas une « punition » suffisante ? Suis-je responsable de l'agression qui a déclenché cette décompensation ? Ai-je le choix de mes symptômes ? Une ex-cas social ne peut-elle devenir une véritable éducatrice ? Ma formatrice à l'école d'éducateurs à Nantes m'avait affirmé : « à présent vous êtes du bon côté de la barrière, ce n'est plus jamais vous qui irez en prison, ce n'est plus jamais vous qui irez à l'hôpital psychiatrique ». Elle se trompait lourdement ! Mais de quoi parlait-elle ? De cette barrière invisible du ghetto mental que j'ai franchie plusieurs fois, qui sépare par le langage ceux qui hurlent à la mort sans être entendus et ceux qui entendent sans écouter.